

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISSANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LES DRAMES INCONNUS

PREMIÈRE PARTIE — LE PREMIER MARI

II.

—Maintenant gagnons la banquette qui se trouve en haut du grand escalier, conseilla la dame d'un ton moins effrayé.

Il paraît que cette banquette était pour elle la limite où cessait le danger, car, en l'atteignant, elle s'y laissa tomber avec un soupir de profonde satisfaction.

Paul prit place à ses côtés. Tous deux masqués, ils occupaient là un véritable observatoire devant lequel passaient tous ceux qui quittaient le bal.

Une minute n'était pas écoulée depuis qu'ils étaient à ce poste que Toto l'Arsouille apparut, ce faisant un passage au milieu du flot de monde qui le séparait de l'escalier de sortie. Au moment où le beau chocard passait devant la banquette, le domino se leva et, caché derrière les rangs de déguisés que le reflux avait amenés, il prononça vivement une courte phrase dans cette langue inconnue à Paul. A ces paroles, Toto s'arrêta net et son regard étonné se fixa sur le groupe d'où était partie la voix. Il sembla chercher sous la dentelle de quel masque se voilait la bouche qui avait parlé; puis, renonçant à deviner, il inclina doucement la tête et, dans la même langue, d'un ton ému, il répondit deux seuls mots. Après quoi, il s'éloigna sans se retourner.

Presque aussitôt, à vingt pas derrière le chocard, Avril aperçut Bricard qui arrivait à son tour. A grand renfort de

coudes, il ouvrait dans la foule le passage à une dame qui le suivait.

De même taille que l'inconnue assise au côté du jeune homme, cette dame était pareillement couverte d'un domino, masquée et entourée de dentelle. Si Paul, après les avoir quittées, les eût retrouvées ensemble, il n'aurait pu désigner celle des deux qui était son ennemie.

—Bast! se dit-il, qu'elle parte... son Bricard m'aidera toujours à la retrouver.

Maîtresse et laquais atteignirent aussi l'escalier et disparurent bientôt. C'était le moment pour Avril de faire acte de reconnaissance. Aussi s'empara-t-il de la mignonne main qui ne tremblait plus et, tendrement, il la pressa, en disant :

—J'ai la conviction que vous venez de détourner de moi un immense danger. Merci, madame, d'avoir écouté en ma faveur la voix de votre bon cœur.

Le dernier mot n'était pas achevé que la dame fit entendre un frais et long éclat de rire.

—J'ai écouté mon cœur! moi? répondit-elle joyeusement, dites plutôt que j'ai écouté mon estomac.

A cette singulière chute d'une aventure si dra-

matiquement commencée, Paul Avril ouvrit des yeux surpris.

—Quand vous me regarderez de façon aussi offarée, continuait gaiement la dame, je ne vous en ai pas moins dit la vérité.. et elle est prosaïque... je meurs de faim. Voyez en moi un ange libérateur si cela vous convient, mais un ange qui demande un perdreau truffé.



— Oh! oh! c'est mieux qu'une apoplexie... il a orime .. on l'a étranglé!

Avril ne pouvait croire à cette inattendue gaieté qui succédait sans transition à une profonde terreur.

—Eh bien, est-ce décidé ? allons-nous souper ? appuya la rieuse affamée.

—Soit ! madame, allons souper. J'ai hâte de pouvoir enfin contempler les traits de celle qui, bien qu'elle s'en défende, vient de m'éviter un sérieux péril.

Dépouillé de son domino qu'il avait rendu au costumier, le jeune homme, dix minutes après, amenait sa conquête dans un cabinet du café Anglais.

Après le départ du gargon, auquel il avait ordonné le menu du souper, quand Avril se retourna vers sa compagne, il la trouva toujours abritée sous son loup et ses dentelles.

—Ne verrai-je pas tomber ce masque ? demanda-t-il d'un ton suppliant.

Au lieu de répondre à cette question, la dame se renversa sur le dossier de son fauteuil comme pour mieux regarder son cavalier debout devant elle.

—C'est bien vous, n'est-ce pas, qui demeurez rue de la Victoire ? dit-elle brusquement.

A cette demande dont il devinait le sens caché, Paul répondit en souriant :

—Oui, madame, je suis bien l'homme en question.

—L'homme en question ?... quel homme ? fit-elle en jouant l'étonnement.

—Oh ! vous me comprenez bien. Je suis l'homme dont on parlait chez nos voisins de loge. Après avoir entrepris la tâche de sauver celui qui était menacé, vous craignez maintenant de vous être trompée de personne. Aussi, comme la conversation surprise vous a appris qu'on allait tendre un guet-apens, rue de la Victoire, vous tenez à vérifier mon identité. Oui, madame, je suis bien celui dont on parlait à côté de nous.

—Vous savez donc le russe ? s'écria la dame d'un ton effrayé.

—Ah ! on parlait le russe ! fit naïvement Paul.

Cet étonnement, qui prouvait l'ignorance du jeune homme, sembla rassurer l'inconnue. On eût dit qu'elle craignait qu'un autre qu'elle pût avoir connaissance de certains détails de cette conversation.

—Non, reprit Avril, je ne sais pas le russe, mais cette langue m'était inutile, car l'entrevue de la dame et de ce Toto faisait suite à un entretien, — celui-là en bon français, — entre cette même dame et un laquais, troisième personnage qui n'a pas pris part au dialogue que vous avez écouté. Rappelez-vous-le, madame ; quand vous m'avez supplié de vous céder la loge, je vous ai répondu que je n'avais pas un moins grand intérêt que vous à écouter. Avant l'arrivée du chicard, je savais qu'il était question de moi... Quel parti a-t-on pris plus tard ? voilà ce que vous savez seule... et ce que vous pouvez dire.

Sans répondre à la question déguisée que cachaient ces mots, l'inconnue, qui semblait suivre une pensée intime, demanda d'un ton de doute :

—Et vous ne connaissez pas cette dame ?

—Quand nous étions assis sur la banquette, je l'ai vue pour la première fois... si on peut appeler voir que de regarder un domino masqué qui passe.

—Alors que disait-elle donc ? murmura l'inconnue qui demeura pensive.

L'entrée du gargon apportant le souper interrompit la rêve-

rie de l'inconnue qui, secouant sa torpeur, s'écria avec un entrain affecté :

—A table !

Et, quittant le coin de la cheminée, elle vint se placer devant un couvert.

—Eh bien ? allez-vous ainsi rester debout ? demanda-t-elle à Paul qui, au lieu de s'asseoir, restait tout penaud devant elle.

Avant que le jeune homme eût répondu, elle fit entendre un joyeux rire :

—Ah ! oui, je comprends, s'écria-t-elle. Vous espérez que, pour m'asseoir, je quitterais masque et domino !

Avril fit un signe affirmatif.

—Alors il faut en prendre bravement votre parti, monsieur le curieux. Je demande à rester pour vous un mystérieux personnage qui aura traversé votre vie. Allons ! ne faites pas la moue. Supposez que je suis vieille et laide, cela vous rendra le sacrifice moins pénible.

—Oh ! vieille... je suis déjà certain du contraire. Vos yeux démentent votre dire.

—Eh bien, si vous y tenez, pensez que je suis un phénomène de beauté... mais, au moins, mangez..., ne fût-ce que pour ne pas me faire rougir de mon appétit.

Cela avait été débité du plus joyeux ton du monde, tout en découplant un blanc de volaille.

Mais ce n'était que l'effort d'une gaieté factice, car, au moment où elle approchait le premier morceau de ses lèvres, l'inconnue laissa tomber sa fourchette et, portant les deux mains, à son front en se renversant sur le coussin, elle fondit en larmes et balbutia :

—Oh ! que je souffre ! !

C'était la soudaine explosion d'un immense désespoir longtemps contenu. Depuis deux heures, l'âme de la pauvre femme devait avoir lutté contre cette horrible souffrance morale qui, maintenant, la renversait vaincue.

Sans autre motif que son empressement à la secourir, Paul voulut dénouer les cordons de ce masque qui devait l'étouffer. Mais, dans son douloureux spasme, elle eut conscience de cette action, et elle appuya convulsivement ses mains sur le loup :

—Oh ! je vous en supplie ! gémit-elle.

Dans cet appel, que faisait à sa loyauté cette femme qui n'avait plus la force de se défendre, il y avait une si touchante intonation de prière que Paul, vivement ému, se rejeta en arrière et, muet à ses côtés, la laissa pleurer silencieusement. Il devinait que de banales paroles seraient impuissantes à consoler cette douleur.

Quand, après bien des larmes versées, l'inconnue retrouva un peu de calme, elle tendit la main au jeune homme.

—Monsieur, dit-elle, merci pour la façon loyale dont vous avez tout à l'heure respecté mon secret. Voulez-vous me permettre d'implorer un second service ?

—Parlez, madame.

—Jurez-moi, quand nous nous séparerons, que vous me laisserez partir avec la certitude de n'être pas suivi.

—Vous-avez ma parole.

Une petite pression de la mignonne main qu'il avait gardée dans la sienne le récompensa immédiatement de son obéissance.

—Ainsi donc il faut vous oublier ? dit-il tristement.

—Il vous faut tout oublier... tout, entendez-vous bien, jusqu'aux plus petits détails de l'aventure qui nous a réunis.

Pendant qu'elle parlait, le regard de la mystérieuse créa-

ture aperçut un petit filet de jour qui se glissait à travers les rideaux.

— Enfin ! voici le jour, je puis partir, s'écria-t-elle d'une voix presque joyeuse.

— L'attendiez-vous donc avec tant d'impatience pour me quitter ? dit Paul froissé par cette exclamation.

— Oui... et, je vous en prie, ne vous fâchez pas de ma franchise.

— Mais nous pouvions nous séparer il y a quelques heures. Si ce souper a prolongé notre réunion, c'est que vous-même l'avez demandé. Puisque le temps que nous venons de passer ensemble vous devait être aussi pénible, pourquoi avez-vous réclamé cet annui ?

Avant de répondre, le domino se leva et venant se placer devant Avril qui s'était adossé à la cheminée, il lui demanda lentement :

— Si vous ne vous étiez pas rendu à ce souper, où seriez-vous allé ?

— Mais tout droit chez moi où je dormirais à cette heure.

— Eh bien, c'est parce que j'ai voulu vous empêcher de retourner chez vous que j'ai demandé à souper.

Puis montrant du doigt la pendule, elle ajouta d'une voix brève :

— Depuis deux heures vous devriez être mort. Maintenant il fait jour et l'embuscade est levée ; vous pouvez rentrer chez vous.

Et, sur ces mots, elle tira le cordon de sonnette qui pendait à côté de la glace de la cheminée.

— Faites avancer une voiture, commanda-t-elle au garçon accouru à cet appel.

Emus l'un et l'autre, ces deux êtres, qui ne devaient plus se rencontrer, passèrent en silence les quelques minutes qui les séparaient du dernier adieu.

— La voiture est en bas, vint annoncer le garçon.

— J'ai votre parole de ne pas me suivre, dit simplement l'inconnue en tendant encore sa main au jeune homme qui y déposa un long baiser.

* * *

Après avoir donné à sa mystérieuse protectrice le temps de s'éloigner, Avril sortit à son tour du restaurant et se dirigea vers la rue de la Victoire.

— Puisqu'il n'y a plus de danger, allons faire un bon somme, se disait-il en arpentant la route.

Quand il atteignit sa maison, le portier Mathis balayait mélancoliquement la cour.

— Ah ! vous voilà donc de retour ! s'écria-t-il. En ne vous sachant pas rentré ce matin, j'ai cru que, vous aussi, vous étiez mort.

Paul comprit cette phrase.

— Ah ! dit-il, vous avez donc quelqu'un de mort dans la maison ?

— Oui, M. de Saint-Dutasse, ce matin à six heures. Son domestique espérait que ce serait pour ce soir... mais le malade s'est dépêché... On l'entermera demain lundi.

— Il ne faut pas vous désoler ainsi, père Mathis, prononça le locataire, en affectant de ne pas connaître M. de Saint-Dutasse.

— Oh ! celui-là était très-vieux et il avait fait son temps. Ce n'est pas pour lui que je me déssole... c'est pour l'autre...

— Quel autre ? fit le jeune homme surpris.

— Tenez, au fait, vous l'avez vu. Vous rappelez-vous un gros homme bien portant qui se trouvait hier soir dans la loge quand vous êtes parti ? mon pauvre Bricard, quoi ?

— Oui, eh bien ?

— On l'a ramassé ce matin devant notre porte.

— Mort ! s'écria Avril qui se sentit frissonner à cette nouvelle.

— Oh ! oui mort... bel et bien étranglé ! Ah ! celui qui a fait le coup avait une rude poigne ! ses cinq doigts étaient marqués sur la peau.

— Est-ce que Bricard était domestique ici ? demanda le jeune homme jouant l'indifférence.

— Non, il était en service chez de grands amis de ce pauvre M. de Saint-Dutasse, la famille de Jozdres, des gens bien riches.

— Bon, je tiens déjà une de mes deux femmes de cette nuit, pensa Avril.

III.

Si, plus curieux de détails, Avril avait voulu presser de questions le père Mathis, il aurait appris que, vers les cinq heures du matin, une ronde de police avait trouvé sur le trottoir le cadavre d'un homme. Ce corps, étendu devant la porte de la maison, avait donné à croire aux agents qu'il pouvait être celui d'un locataire que l'apoplexie avait foudroyé au moment où il atteignait son domicile. Autant qu'on pouvait en juger à l'incertaine lueur du gaz de la rue, la face rouge et convulsée du mort, qui n'avait aucune blessure, semblait justifier cette supposition d'un trépas subit par congestion. En conséquence, la police avait sonné à tour de bras afin d'éveiller le concierge pour qu'il vînt reconnaître si le défunt était un de ces locataires.

Ce carillon fit accourir le père Mathis qui, à première vue, s'écria :

— C'est ce pauvre Bricard !

— Vous le connaissez ?

— Parbleu ! un de mes bons amis ! Est-ce qu'il est bien malade ?

— Oh ! mieux que cela. Son affaire m'a l'air d'être toisée. Après tout, on peut appeler un docteur, répondit le chef de ronde qui, après avoir donné l'ordre de porter le corps dans la loge, détacha un de ses hommes à la recherche d'un médecin du voisinage.

Le défunt fut étendu sur le lit du concierge en attendant la visite du docteur, dont la déclaration allait servir pour le procès-verbal du brigadier de police.

Averti qu'il s'agissait d'un cas d'apoplexie par l'agent qui était venu le requérir, le médecin, en arrivant, prit la lumière posée sur une table et la promena devant la face de Bricard.

— Oh ! oh ! dit-il, c'est mieux qu'une apoplexie... il y a orime... on l'a étranglé.

Et, abaissant la cravate déjà froissée du mort, il découvrit cinq profondes marques de doigts tracées sur le cou.

— Sacré chien ! s'écria le brigadier émerveillé, le gredin qui a travaillé ainsi n'a pas besoin de casse-noisette ! quel poignet ! !

— L'assassin doit être de première force, ajouta le médecin. Quant à cet homme, mes soins sont inutiles, il est mort depuis plus d'une heure.

Sur cette déclaration, le docteur sortit.

— Alors, vieux, dit le brigadier en s'adressant à Mathis,

indiquez-nous le logement de votre locataire, nous allons le monter cher lui.

—Mais il ne demeure pas ici... il y venait souvent, par exemple ! D'abord par amitié pour moi ; ensuite pour prendre des nouvelles de la santé d'un ami de ses patrons. Tenez il était encore ici dans la soirée... Ah ! quand il m'a quitté, je ne me doutais guère qu'il allait au trépas !

—Le fait est qu'il avait plutôt l'air d'aller à la noce, habit noir, gants blancs, tenue de bal, quoi ! ajouta le policier en détaillant le costume du mort.

—C'est pourtant vrai qu'il est en tenue de bal. Eh bien, hier, à onze heures du soir, je puis vous garantir qu'il portait la livrée.

—Bon ! je consignerai votre observation dans mon rapport. L'enquête cherchera le motif de ce changement de costume. Maintenant, mon vieux, il faut nous dire autre chose.

—Quoi donc ?

—Si votre ami ne demeurait pas ici, vous devez savoir au moins quel était son domicile ?

—Sans doute ; il logeait chez son maître, M. de Jozères, rue La Fayette, 31.

Le brigadier se tourna vers un de ses agents :

—Tu entends, Casimir ? Rends-toi à cette adresse pour prévenir que, si on veut réclamer le corps, on le trouvera à la Morgue où nous allons le transporter en voiture. Vous avez entendu, vous autres ? enlevez-moi cela.

Subitement le chef se ravisa, et arrêtant ses hommes qui soulevait Bricard :

—Minute ! dit-il. Attendez que je fasse d'abord la visite des poches.

Le cadavre n'avait aucun papier qui pût le faire reconnaître. Dans son gilet, le fouilleur trouva une somme assez rondelette.

—Bah ! fit-il surpris, on ne l'a donc pas tué pour le voler ? Vingt-sept louis valent pourtant bien la peine d'être emportés.

—Le gueux n'aura eu peut-être que le temps de lui voler sa montre, dit le portier qui avait attentivement suivi l'inspection.

—Êtes-vous bien sûr qu'il avait une montre ?

—Si j'en suis sûr ! je crois la voir encore avec je ne sais quoi qui était écrit en russe dans le boîtier... il y en avait au moins trois lignes. Bricard me les a montrées cent fois en me disant : " Tu vois ceci ? Ça représente une jolie somme. " Ce qui me faisait ouvrir de grands yeux, car la montre entière ne valait pas quatre-vingts francs.

—Et qu'est-ce que ça signifiait en russe ?

—Ah ! par exemple, voilà ce qu'il n'a jamais voulu me dire.

—Alors faut croire, comme vous dites, que l'assassin n'aura eu que le temps de lui voler cette montre.

Tout en parlant, le brigadier avait continué sa visite.

—Tiens ! fit-il, un casse-tête !

Après avoir posé sa trouvaille sur la table, il passa à une autre poche.

—Oh ! oh ! voici quelque chose de plus curieux ! reprit-il en retirant un objet qu'il tendit, en riant, à ses hommes.

—Des menottes ! s'écrièrent-ils.

—Euh ! euh ! grommela le policier soupçonneux, cet assomoir et ces menottes donnent à croire que le défunt s'était engagé dans une expédition qui a mal tourné pour lui ! Enfin, il est mort... je n'ai plus rien à y voir... seulement je consignerai tout cela dans mon rapport.

Et, comme il avait fini ses recherches, le chef, après avoir crié : " Enlevez pour la Morgue ! " suivit ses hommes qui emportaient le corps.

A ce moment, l'aurore se levait.

Ce fut dix minutes après le départ de la police que le père Mathis vit passer Bourguignon qui, suivant son habitude, s'en allait au point du jour faire ses provisions. Cette fois la figure du vieux domestique était bouleversée par une sincère douleur.

—Comment va M. le chevalier ? demanda le portier, qui, depuis deux mois, avait l'habitude de cette question matinale.

—M. de Saint-Dutasse est mort cette nuit, répondit Bourguignon qui passa son chemin sans s'arrêter, car il avait hâte d'être bien vite re-venu près du cadavre de son maître.

—Allons, bien ! maugréa le concierge après cette réponse. Ah ! voici une journée qui commence gentiment ! déjà deux morts ! Il ne manque plus qu'on me rapporte aussi, les pieds en avant, mon jeune locataire, M. Avril, qui s'est permis de décrocher.

Cette dernière crainte devait être de courte durée, car, une heure après, comme il balayait sa cour, le concierge vit arriver Paul.

Le jeune homme, on le sait, avait hâte de gagner son lit. Aussi, comme nous l'avons vu, si intéressant que fût pour lui cette nouvelle de l'assassinat de Bricard, il n'avait pas demandé des détails, d'abord parce que la prudence lui dictait d'afficher l'indifférence pour le sort de ce misérable qu'il était censé n'avoir vu qu'une fois ; ensuite, parce que, après avoir appris du portier ce nom de Jozères que portaient les maîtres de Bricard, il croyait avoir ville gagnée. Que lui importait l'instrument brisé, maintenant que la main qui le faisait agir était connue.

Tout en escaladant les étages qui le séparaient de sa mansarde, il se disait :

—Mme de Jozères ! Tel est donc le nom de cette aimable dame qui avait lâché à mes trousses feu Bricard et le superbe Toto l'Arsouille ? Ah ! ah ! il paraît que, dans cette embuscade dressée devant ma porte, le beau chicard s'est si fort ennuyé de m'attendre que, pour se distraire, il aura étranglé son complice... Pouah !... un coquin de moins.

Arrivé à son galetas, Paul ne fut pas long à se coucher ; or il dormit si bien et si longtemps qu'il ne s'éveilla qu'au contact d'une main qui le secouait, en même temps qu'une voix lui disait :

—Monsieur Avril, ne voulez-vous pas assister à l'enterrement de M. le chevalier de Saint-Dutasse ? Voici l'heure qui approche.

—Comment ! nous sommes à lundi !

—Il y a vingt-six heures que vous dormez, très-honoré monsieur. Aussi ai-je pris la liberté grande de venir vous éveiller, répondit le respectueux Bourguignon.

—Bien, mon brave ami, descends, je vais te rejoindre.

Un quart d'heure après, il entra au troisième étage et s'arrêta dans le petit salon qui précédait la chambre à coucher.

—Oh ! quelle montagne de cartes de visite ! s'écria-t-il à la vue du monceau de cartons qui encombraient la table placée au milieu de la pièce.

—Ah ! dame ! monsieur Avril, j'étais seul pour pourvoir à tout : convoi, messe, terrain, tombe. Ma journée d'hier a été bien employée, je vous le jure. Pour adresser mes lettres de faire part, il m'a fallu consulter toutes les cartes des connaissances de mon pauvre maître.

—Mais il connaissait donc le monde entier ?

—La vérité est qu'il était bien répandu... on se le disputait... on se l'arrachait... J'ai vu des gens s'incorier quinze jours à l'avance pour l'avoir à dîner ou déjeuner. Jadis l'engouement n'était pas si fort, mais dans les quinze dernières années, je puis vous certifier qu'il n'a pas pris un seul repas chez lui. Il faut dire aussi qu'il était si aimable, si gai...

—Et si gourmand, Bourguignon, ajoute si gourmand. Car c'est la vie d'un vrai gourmand que tu me dépeins.

—Oui, je l'avoue, M. le chevalier ne détestait pas les bons petits plats. Aussi c'était à qui, parmi ses hôtes, lui offrirait ceux de son choix.

Un souvenir vint à l'esprit d'Avril :

—Dis donc, il paraît qu'on ne les lui réussissait pas toujours, les plats de son choix. Je me rappelle que, samedi soir, il a parlé de certains cardons à la woëlle...

—Ah ! j'avais bien souvent répété à M. le chevalier : " Méfiez-vous ! " répondit le serviteur avec un gros soupir.

Paul le regarda avec étonnement.

—Comment ? méfiez-vous ! dit-il, tu conseillais à ton maître de se méfier de ses amis qui le traitaient ?

—Mais je n'ai pas dit le moins du monde que ceux qui traitaient mon maître fussent ses amis, répliqua tranquillement Bourguignon.

—Prétends-tu qu'il ne mangeait que chez ses ennemis ?

—Parfaitement ! monsieur, parfaitement ! M. le chevalier avait le faible... mais quel faible !... d'aimer les bons morceaux. Sa fortune n'était pas à la hauteur de sa gourmandise... et puis il lui semblait qu'un morceau... mangé chez lui et à ses frais... n'était pas aussi bon qu'à la table d'autrui. Donc, il demandait aux autres de satisfaire son péché mignon.

—C'est ce qu'on appelle généralement être un pique-assiette.

—Oui, vous dites juste, pique-assiette. Mon maître était un pique-assiette et il s'en faisait gloire. Or, il était parti de ce raisonnement : " Où mange-t-on mal ? C'est chez un ami qui ne croit pas devoir se gêner et vous flanque un pot-au-feu ou un gigot... qu'il accompagne de cette idiote phrase : " Est-ce qu'on fait des cérémonies entre vieux amis ? " Donc M. le chevalier en avait conclu qu'on n'est vraiment choyé, fêté et régalaé que par ceux qui vous craignent.

—Et ce raisonnement lui a réussi ?

—Pendant quarante années.

—Et partout où il dînait, il était craint ?

—Exécré ! monsieur, exécré ! dit fièrement Bourguignon. Seulement il a voulu trop tendre la corde... un beau jour il a cessé d'être sur ses gardes... et il est arrivé qu'il est aujourd'hui, dans sa bière, exposé sous la porte cochère.

—Mais comment donc était-il parvenu à inspirer cette crainte ?

—Par ce moyen qui représente la seconde partie de son héritage.

—Ah ça, le chevalier entendait-il me léguer un moyen de me faire dîner en ville ? ricana Paul se croyant mystifié.

—Non, monsieur, dit gravement Bourguignon, car ce moyen auquel M. de Saint-Dutasse, peu ambitieux, ne demandait que la satisfaction de sa gourmandise, vous pouvez, vous, lui demander la fortune, les plaisirs, la vengeance... et même une famille.

—Est-ce vrai ? s'écria le jeune homme frémissant.

—Acceptez-vous la seconde partie de l'héritage de M. de Saint-Dutasse ?

—Oui, oui, cent fois oui, répéta Paul tout bête.

—Alors veuillez signer d'abord cet acte de renonciation par lequel j'entre en possession des meubles et des rentes qui forment la première part de la succession.

Le jeune homme mit sa signature au bas du papier que lui présentait le vieillard.

—Maintenant, parle, quelle est cette seconde partie qui me revient ? s'écria-t-il impatient.

Bourguignon mit la main à sa poche et en tira un assez volumineux calepin qu'il tendit à Avril :

—Voilà votre héritage, dit-il.

—Qu'est cela ? fit Paul stupéfait.

—C'est le recueil de tous les secrets honteux surpris par le chevalier dans les familles où, pendant quarante années, il a piqué l'assiette.

Avant de l'ouvrir, le jeune homme regarda silencieusement ce legs qui devait lui rendre une famille et lui assurer toutes les jouissances de la vie. Il ne pouvait croire encore qu'un brillant avenir sortît pour lui de ce vieux memento, relié en maroquin rouge, aux coins arrondis par l'usage.

Le domestique devina ce doute.

—Beaucoup de ceux inscrits sur ces feuillets sont morts, lui dit-il, mais les survivants sont assez nombreux pour que vous demandiez à leurs secrets de réaliser toutes vos espérances.

Paul plongea un regard curieux dans l'intérieur du livre formant environ deux cents feuillets, tous recouverts d'une écriture fine, serrée, et pleine d'abréviations et de chiffres qui en rendaient la lecture impossible à première vue.

—Oh ! ne craignez rien, dit le valet, j'ai une grande habitude de l'écriture de défunt mon pauvre maître. En très peu de temps, je saurai vous la rendre familière.

—Et tout ce grimoire, prétends-tu, est une suite d'histoires honteuses dont je puis tirer parti ? demanda Paul en faisant tourner les feuillets sous son pouce.

—Oui. Mais avant de mourir, M. de Saint-Dutasse m'a chargé de vous rappeler sa dernière volonté au sujet de ceux qui assisteront à sa messe d'enterrement. Pour ces personnes, vous oublierez les révélations qui les concernent.

—Mais alors ce legs va devenir à peu près nul, si j'en juge par les nombreuses lettres de faire part que tu as envoyées. La foule sera considérable.

Bourguignon secoua la tête.

—J'en doute, fit-il, ceux qui viendront à l'église seront si rares que votre héritage se trouvera diminué de bien peu.

Paul consulta du regard la pendule.

—En effet, dit-il, voici bientôt onze heures et nous n'avons vu venir personne.

—Rien à dire encore, car les lettres précisent la réunion à l'église. C'est là que vous aurez à compter les assistants.

—Mais je ne les ai jamais vus ; comment pourrai-je savoir leurs noms ?

—Que monsieur soit bien tranquille, je serai là pour les lui dire.

—C'est vrai, Bourguignon, tu peux, seul, me guider dans cette lutte que je vais entreprendre.

—M. le chevalier ne me cachait rien.

—Ah ! tu vas bien me manquer quand tu m'auras quitté, prononça Paul avec regret.

Le vieux laquais le regarda tout étonné.

—Pourquoi quitterais-je monsieur ? demanda-t-il.

—Mais pour aller dans quelque coin manger bien tranquillement les rentes qui te reviennent.

—Ah ! quelle erreur ! monsieur, quelle erreur ! C'est justement parce que je suis rentier qu'il m'est enfin permis d'être domestique tout à mon aise ! Après quarante ans de service, je ne puis changer de vie à mon âge. Seulement, comme je n'ai plus besoin de gages, j'ai la liberté de me choisir un maître bien à mon goût.

—Et je suis à ton goût ?

—Complètement, monsieur, complètement. D'abord vous n'avez aucun mobilier, c'est donc une occasion pour moi de vous installer ici au milieu de ces meubles, devenus les miens, dont j'ai l'habitude depuis tant d'années... dans cet appartement où j'ai passé la moitié de mon existence et où je pourrai continuer mon petit train de vie.

—Pour le mobilier la chose est possible ; mais pour l'appartement, tu oublies que le propriétaire peut nous donner congé.

Bourguignon toucha du doigt le carnet rouge que Paul tenait à la main.

—Congé ! dit-il, je lui défie bien de nous donner congé. Encore un que M. de Saint-Dutasse menait à la baguette. Le chevalier est parti en devant vingt-trois ans de loyer. Aussi j'espère bien que le propriétaire ne changera rien à votre égard quand il vous saura héritier de mon maître.

—Ainsi donc tu veux rester à mon service ?

—Je ne veux pas, honoré monsieur, je demande, je supplie très-humblement, s'écria le vieux serviteur avec transport.

Cette phrase fut suivie d'un coup de sonnette qui appelait Bourguignon à la porte d'entrée.

C'était le commissaire des morts qui se présentait pour annoncer que le corps, exposé sous la porte cochère, venait d'être mis sur le corbillard. L'heure était arrivée de se mettre en route pour l'église.

—Nous descendons, fit Avril.

Le commissaire s'inclina et partit en avant.

—Viens-tu, Bourguignon ?

—Je vous suis, monsieur, dit le vieillard qui, du bout des doigts, cueillit sur le coin d'un meuble quelque chose d'imperceptible.

—Qu'est-ce cela ? demanda Paul.

—C'est un cheveu fort court, garni à chaque extrémité d'une petite boulette de cire à frotter.

—Et que veux-tu en faire ?

—Une idée à moi. Vous allez voir, répondit le bonhomme en suivant son nouveau maître qui se dirigeait vers la porte de l'appartement.

Quand ils furent sortis sur le carré, Bourguignon donna deux tours de clef.

—Là, fit-il, maintenant regardez.

Et, aussi haut que ses bras purent atteindre, il colla une petite boulette sur la porte et l'autre sur le montant. Le cheveu formait ainsi une sorte de scellé, presque invisible, qui devait se détacher en ouvrant la porte.

—En revenant de la messe, nous verrons si cela est bien intact ? dit le valet tranquillement.

—Est-ce que tu crois que ton cheveu empêchera un voleur d'ouvrir la porte ? reprit moqueusement Paul qui l'avait regardé faire.

—Eh ! eh ! ricana Bourguignon, il y a voleur et voleur. Tous ne pensent pas à voler des pendules. Nous saurons ainsi

d'il en est venu un pendant notre absence. Rappelez-vous donc, monsieur, cette recommandation du chevalier : " Soyez toujours sur vos gardes." L'heure de la vigilance est venue pour vous.

—Diable ! alors ne perdons pas mon talisman, pensa Avril en tâtant sa poche où se trouvait le calepin rouge.

À leur arrivée en bas, tous deux se mirent derrière le corbillard, qui se dirigea aussitôt vers l'église.

—Personne ne nous rejoint, dit, en route, le jeune homme à son compagnon.

—Les lettres convoquent le monde à l'église ; attendons que nous y soyons entrés, répondit le laquais.

Quand, à la suite du cerueil, ils pénétrèrent dans l'église, elle était complètement déserte.

—Eh bien ? dit tout bas Bourguignon, vous voilà renseigné sur le nombre d'amis que comptait M. de Saint-Dutasse. Vous voyez que vous n'êtes pas fort engagé par votre parole de respecter ceux qui assisteront à la messe de mort.

Paul courba la tête. Malgré lui, il se sentait pris d'une pénible émotion en songeant qu'il avait accepté de continuer la tâche d'un homme qui, derrière lui, ne laissait ni une amitié ni une reconnaissance qui vint saluer son cerueil.

Le service avait été ordonné dans une chapelle latérale. Pendant la courte messe basse, que Bourguignon suivait avec recueillement, Avril ne songea qu'aux événements qui s'étaient succédés depuis quarante-huit heures.

Et pendant qu'il s'absorbait en ses réflexions, la messe continuait. Elle allait fuir quand il fut rappelé à la situation par la main de Bourguignon qui se posait sur son bras.

—Monsieur, lui souffla le vieillard, veuillez vous retourner et regarder.

Pendant l'office, trois personnes étaient doucement venues se joindre à eux derrière le cerueil de M. Saint-Dutasse.

Un homme et deux femmes.

L'une, blonde et ravissante jeune fille de dix-huit ans, véritable tête de madone, priait les mains jointes et les yeux tournés vers le ciel.

L'autre, splendide brune de vingt-cinq ans, tenait attachés sur son livre de messe ses yeux dont les longs cils laissaient filtrer de grosses larmes.

Entre ces deux genres de beautés, si complètes l'une et l'autre, on n'aurait pu se prononcer.

Quant à l'homme, de très-haute taille et fort élégamment vêtu, il se tenait debout, appuyé contre un pilier. Le visage caché dans sa main, il paraissait se recueillir.

—Quel est cet homme ? pensa Paul.

Au même instant, l'inconnu laissa tomber la main qui lui voilait la face, et Avril, stupéfait, reconnut le visage de Toto l'Arsouille.

—Quelles sont ces personnes ? demanda-t-il au plus vite à Bourguignon.

—Plus tard, monsieur, je vous le dirai plus tard, répondit le valet tout entier à ses dernières prières pour le repos de l'âme de son défunt maître.

Au moment de l'eau bénite, quand ces trois assistants vinrent asperger le cerueil, le domestique leur adressa une respectueuse salutation qu'on lui rendit par un petit salut familial et amical. Puis le trio s'éloigna lentement et quitta l'église.

—Maintenant en route pour le cimetière, dit Bourguignon.

Sans cet avertissement, le jeune homme serait resté cloué sur place. Car, à sa stupéfaction de se retrouver en présence de

Toto l'Arsouille ainsi métamorphosé, était encore venue se joindre une autre cause d'étonnement. Quand il avait offert le goupillon à la dame brune et que celle-ci avait levé les yeux sur lui pour le remercier, il lui avait semblé qu'elle avait été subitement prise d'un trouble qu'elle avait su tout aussitôt dompter.

(A CONTINUER.)

Commencé le 3 Juillet 1884 — (No 236).

LA CHASSE A L'HONNE

Je la connaissais un peu : chaque samedi, jour de marché, elle descendait à la ville et toujours elle s'arrêtait devant notre maison avec son panier d'osier contenant, sous une couche de feuilles fraîches et d'herbes de montagne qui sentaient bon, deux ou trois petits pots de crème cuite et une demi-douzaine de ces brosses au lait caillé que Virgile compare à la chair tremblante et blanche des vierges.

Je la connaissais beaucoup, lui. C'était une joie quand, accompagnant mon père à la chasse, le hasard nous conduisait vers ses quartiers à l'heure du déjeuner ou du goûter. Il y avait là, sur un solitaire revers de roche, près d'une maisonnette, une source vive, jaillissant au pied d'un noyer, et un tapis de gazon. Mais à peine installés nous étions sûrs de voir le propriétaire apparaître au bout d'un champ, ou bien se redresser au milieu d'une allée de vignes. Il venait à nous, et sous prétexte que, trébuché dans une gourde, le vin s'échauffe et ne vaut plus rien, sous prétexte encore que l'ombre glacée du noyer est malfaisante, nous devions bon gré malgré, accepter son hospitalité payanne, nous mettre à table dans le rez-de-chaussée de sa caserne et laisser adjoindre à notre viatique du fromage ou des fruits suivant la saison, avec une bouteille fraîche tirée du joli vin de ces coteaux, cordial comme le soleil qui cuit les grappes sur la souche, sec comme le maigre sol pétri de silex concassés où les racines vont chercher leur vie.

Alerte et brune, point trop hâlée, l'air très jeune malgré ses trente ans, on l'appelait, elle, la Civadone, comme qui dirait Folle-Avoine, et ce gracieux sobriquet rustique allait bien à sa physiognomie.

Fier travailleur, chasseur intrépide, n'ayant pas son pareil dans le pays, soit pour émietter le dur calcaire et fertiliser les cailloux, soit pour traquer, seul et sans chien, à travers des vallons perdus, le lièvre et la perdrix rouge, lui s'appelait je ne sais plus comment, mais il était connu surtout sous le nom de Pierre de la Civadone, car, là-bas, c'est assez la coutume — et cela, sans ombre d'intention malicieuse — de donner, lorsqu'elle est jolie et remarquée, le nom de la femme au mari.

Un jour il se répandit une nouvelle étrange :

Pierre de la Civadone était venu en ville, vers les deux heures de l'après-midi. Il était entré à l'auberge, avait bu, peut-être un peu plus que de coutume, étant fort sobre, mais cependant sans se griser. Puis, au moment de repartir, il avait dit : — " J'ai fait un malheur, allez avertir les gendarmes. Mais recommandez-leur de ne pas oublier les carabanes s'ils me veulent, parce que je ne me rendrai pas. "

On ajoutait d'autres détails :

La Civadone avait des amants qui lui parlaient le jour, pendant que Pierre, pour la surprendre, avait ce matin-là feint de partir et s'était tenu enfermé plusieurs heures durant dans

une cabanotte, crénelée des quatre côtés, bâtie en pierre sèche sur un bloc de rocher à l'extrémité de son aire, et qui servait d'affût pour les loups, l'hiver, quand la neige se montre. Vers midi un homme était arrivé, et s'était assis avec la Civadone, dans la paille, entre deux gerbiers. Alors, de son affût, presque à bout portant, Pierre avait tiré et avait tué la Civadone. L'homme s'était sauvé, pendant que Pierre, faute d'un fusil double, rechargeait son arme. De mieux renseignés affirmaient — comment le savaient-ils ? — que Pierre avait fait grâce à l'homme, disant qu'ils étaient trop d'amants et qu'il ne pouvait pas les tuer tous.

D'abord personne n'y voulait croire.

On avait bien vu en effet Pierre de la Civadone errer par les rues, s'arrêter devant la prison qu'il avait un long moment regardée, puis entrer dans un bureau de tabac et acheter à la débitante de la poudre et un sac de balles. Mais tout cela ne constituait pas des preuves.

Il fallut se rendre à l'évidence lorsque, après maintes allées et venues du maire, du commissaire et des magistrats, les portes de la gendarmerie s'ouvrirent et laissèrent passer, au grand complet, la brigade qui, une fois hors des remparts, prit le trot par l'étroit chemin rocailleux conduisant au lieu de l'assassinat.

Bientôt ces messieurs du tribunal traversèrent la ville en voiture ; et les gens au courant des choses expliquaient que la gendarmerie était pour arrêter le meurtrier, et le tribunal pour relever le cadavre et procéder aux premières constatations.

La curiosité fut plus forte ; tous ceux qui avaient là une vigne, un champ, un vide bouteille quelconque, chargèrent le charnier ou la pioche, et, indifférents en apparence mais désireux de voir ce qui se passerait, suivirent la justice à distance respectueuse.

En apercevant les gendarmes Pierre s'était barricadé, non dans sa maison restée grande ouverte, mais dans la cabane d'affût. Aux sommations il répondit, par le judas grillé de la porte que, se croyant dans son droit, il n'avait pas voulu fuir, et qu'il ne se livrerait pas. Il ajouta qu'on ne l'aurait le prendre par la famine et qu'il avait du pain et du vin pour huit jours. Comme les juges s'étaient approchés des deux gerbiers et examinaient le sang frais qui tachait la paille, il dit encore : — " C'est bien là ! Quand au corps de la Civadone, inutile de le chercher ; si on en a besoin pour les affaires de justice, on le trouvera avec le mien, tout à l'heure. "

Il fut décidé d'enfoncer la porte afin que force restât à la loi. Mais un gendarme s'étant approché pour faire sauter la serrure, un coup de fusil partit qui lui traversa son tricorne. Alors le brigadier lui donna ordre de se retirer. Pierre tira de nouveau. On entendit siffler la balle qui alla casser une branche tout en haut du noyer. Evidemment Pierre ne visait pas. Et le brigadier, un vieux brave que tout cela peinait, ayant plus d'une fois fait la partie de piquet avec Pierre, murmura : — " Le criminel nous épargne, nous ne pouvons pourtant pas le tuer comme un chien. " Pierre tirait toujours. Par le judas et les meurtrières, un peu de fumée bleue sortait. Ces messieurs du tribunal attendaient, à l'écart, près de la voiture.

Comme il fallait en finir, le brigadier accorda à Pierre une trêve de dix minutes après lesquelles, s'il s'obstinait, on amasserait des gerbes devant la porte pour la brûler. C'était une feinte,

Pendant que le brigadier parlait ainsi, pour amuser Pierre, un gendarme, grimpa sans bruit sur le toit, avait enlevé un des minces feuillots de schiste qui le recouvraient et pratiqua une ouverture. Mais quand il voulut regarder, il vit à travers la fumée Pierre un genou en terre, qui le tenait au bout de son canon. Le gendarme fit un bond, dégringola, en même temps un coup partait, et les autres croyant leur camarade atteint, tirèrent — soit emportés par la colère, soit qu'ils eussent des instructions — à travers les planches de la porte. Il y eut un juron, puis le silence; et, quand la fumée fut dissipée, ayant regardé de nouveau, le gendarme dit : — " On peut approcher. "

Pierre était tombé, frappé d'une balle à la poitrine et d'une autre qui lui avait cassé le bras droit. Au fond de la cahute, sur le banc fait d'une dalle brute sur lequel les chasseurs se relayent pour dormir en attendant la bête, le cadavre de la Civadone était étendu, et, lorsque les magistrats entrèrent, Pierre qu'on avait réveillé en lui donnant de l'eau de vie, demanda à l'embrasser, disant : " Je pardonne, puisque nous voilà morts. "

Après, il se tut, et ce furent là ses dernières paroles.

Je le vis passer quand on le transporta. Il était sur une civière. Sur une autre, assez loin en arrière, était la Civadone recouverte d'un drap. Les porteurs s'étant arrêtés en haut d'une côte, Pierre se retourna, sans doute pour regarder encore une fois ses champs et sa ferme; mais comme à ce moment la civière où était la Civadone paraissait au tournant du chemin, il ferma les yeux puis montra le poing au soleil.

Il expira à l'hôpital, le lendemain, sans avoir voulu parler. On laissa courir le bruit que, se voyant pris, il s'était fait justice lui-même. Mais tout le monde dans le pays savait le contraire. Personne d'ailleurs ne connut jamais le nom du complice de la Civadone.

—o—

—Quelle adorable blonde, ici, avec ces cheveux d'or...

—Oui, des cheveux qui ont coûté trois mille francs au bas mot.

—Et ces dents un érin de perles...

—Osanores : garanties 3 ans.

—Bref, elle est ravissante...

—C'est-à-dire qu'elle n'est pas mal.

Le jeune homme, vexé :

—Monsieur, je ne vous permettrai point de dénigrer, par esprit de contradiction, une personne que vous ne connaissez pas...

—Je la connais mieux que vous : c'est ma femme !

—Le jeune Tomy assista à un grand dîner donné par ses parents et se tient à table comme un parfait gentleman.

Au dessert, on apporte un magnifique gâteau, et quand tous les invités sont servis, la mère de Tomy l'invite à tendre son assiette.

—Non, maman, dit-il, je n'en veux pas.

—Pourquoi ?

—Parce que...

—Cependant, tu adores les gâteaux !...

—C'est que... celui-ci, je l'ai vu faire !

PRIMES !

AVANTAGES OFFERTS AU PUBLIC !

C'est le 3 Juillet dernier que nous avons commencé la publication d'un nouveau roman encore inconnu en Canada, et qui surpasse de beaucoup tout ce que nous avons publié jusqu'à ce jour, tant sous le rapport de l'intérêt qu'il inspire au lecteur que par la richesse de son style. C'est un chef d'œuvre du plus grand mérite.

Afin de permettre au public de l'apprécier, nous enverrons, GRATUITEMENT, le journal pendant un mois à toute personne qui nous fera parvenir son nom et son adresse, pourvu que ce soit en dehors des limites de la cité de Montréal.

DE PLUS, à toute personne qui paiera un an d'abonnement (UNE PIASTRE), nous adresserons la collection complète d'une année de notre journal, à son choix, dont elle peut voir le contenu, année par année, plus loin.

Aux personnes qui nous font parvenir le prix de deux années d'abonnement (DEUX PIASTRES), nous enverrons la collection de trois années complètes de notre journal, que tel plus haut décrit.

Enfin, aux personnes qui nous feront parvenir le prix de trois années d'abonnement (TROIS PIASTRES), nous enverrons la collection complète de notre journal, moins, cependant, la première année, qui est épuisée.

Par conséquent, une personne qui nous enverra \$1 recevra une magnifique collection d'une année, plus le journal pendant un an; celles qui nous enverront \$2 recevront une collection complète de trois années de notre journal, et ce même journal pendant deux ans; enfin, celles qui nous enverront \$3 recevront la collection complète depuis le 1er Janvier 1881 au 1er Juillet 1884, soit trois ans et de plus, et le journal pendant trois autres années.

Aux personnes qui nous feront parvenir le prix de six mois d'abonnement (50 CENTS), nous enverrons le journal pendant six mois et, en plus, une collection de notre journal contenant une histoire complète.

Aucun nom n'est inscrit sur nos listes d'abonnés avant que le prix de l'abonnement soit payé.

INFORMATIONS — Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : — Un an, \$1.00; six mois, 50 cents, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus par année.

Aux agents : 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Sur réception du prix, nous expédierons tous les numéros parus depuis le 1er janvier 1881 jusqu'à ce jour.

Voici maintenant le sommaire du *Feuilleton Illustré* depuis sa fondation (1er janvier 1880), et que nous fournirons sur demande :

Première ANNÉE, 1880 — Epuisée.

Deuxième ANNÉE, 1881 — *Les Aventures du Capitaine Vatan, Une Dame de Pique, Un Echappé de la Bastille ou Exilé l'Empoisonneur*. — Ce dernier roman se termine en 1882.

Troisième ANNÉE, 1882 — *Une Vengeance de Peau-Rouge, Un Echappé de la Bastille ou Exilé l'Empoisonneur* (suite et fin), *La grande Halle, La Demoiselle du Cinqième, Le Testament Sanglant, La Fille de Marguerite*. — Ces deux derniers romans se terminent en 1883.

Quatrième ANNÉE, 1883 — *La Fille de Marguerite et Le Testament Sanglant* (suite et fin), *Les Dames de l'Argent, Les Meurtriers de l'Héritière*. — Ces deux derniers romans se terminent en 1884.

Cinquième ANNÉE (1884) — Jusqu'au 1er juillet — *Les Dames de l'Argent et Les Meurtriers de l'Héritière* (suite et fin).

MORNEAU & CIE, Éditeurs,

Boîte 1986.

475 rue Craig (vis-à-vis la rue St-Gabriel.)

VITAL CASSAN, dessinateur et graveur sur bois, est maintenant au No 475 rue Craig, bureau du *Feuilleton Illustré*.